

*Encore plus,
partout,
tout le temps*



© Jean-Louis Fernandez

Collectif
L'AVANTAGE DU DOUTE

UNE CREATION DE L'AVANTAGE DU DOUTE

AVEC

Mélanie Bestel

Judith Davis

Claire Dumas

Nadir Legrand

Maxence Tual

SCENOGRAPHIE - Kristelle Paré

LUMIERES - Mathilde Chamoux

SON - Isabelle Fuchs

COSTUMES - Marta Rossi

ACCOMPAGNEMENT DU TRAVAIL VOCAL – Jean-Baptiste Veyret-Logerias

REGIE GENERALE - Jérôme Perez-Lopez

PRESSE – Irène Gordon-Brassart

PRODUCTION- ADMINISTRATION - DIFFUSION – Marie Ben Bachir

PRODUCTION

L'Avantage du Doute

COPRODUCTION

Théâtre de Nîmes, Théâtre de Rungis, Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine, Théâtre de la Bastille - Paris, le lieu unique – centre de culture contemporaine de Nantes, Théâtre Nouvelle Génération – CDN de Lyon, L'Estive – Scène nationale de Foix et de l'Ariège.

SOUTIENS

Action financée par la Région Ile-de-France. Avec l'aide à la résidence du conseil départemental du Val-de-Marne. Avec le soutien du Fonds SACD – Théâtre. La Vie brève - Théâtre de L'Aquarium. La Villette, Paris.

www.lavantagedudoute.com

L'Avantage du doute



© Jean-Louis Fernandez

Nous sommes un collectif d'acteurs.

Nous jouons et écrivons ensemble.

La création de notre groupe répond tout d'abord à une nécessité, politique au sens large, que nous partageons, celle d'appartenir à un collectif.

Les spectacles de L'Avantage du doute sont le fruit d'une écriture collective, et si chaque acteur ne dit pas exactement « ce qu'il pense » au moment où il prend la parole, il fait corps avec la pièce, qui prend en charge d'une façon ou d'une autre ses interrogations personnelles. C'est un travail d'acteurs-auteurs sans metteur en scène, libres, responsables et privilégiant le présent de la représentation, une conception du jeu dans un rapport direct avec le public. Chacune de nos créations répond du même impératif : partir du monde d'aujourd'hui, pour en faire du théâtre, un théâtre « à hauteur d'homme ».

Nous avons créé quatre spectacles depuis la création de notre collectif et récemment, Judith Davis a réalisé *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, long-métrage de fiction qui a obtenu le Prix du jury au Festival francophone d'Angoulême.

Entre héritage intime et politique des années 68-70 et dilemmes d'aujourd'hui, Judith Davis raconte avec comédie et passion la quête utopique de son double de cinéma, Angèle. Un film à la première personne, inspiré par le collectif et écrit pour ses acteurs, où histoire personnelle et engagements collectifs se font écho, et invitent avec humour et l'air de rien le spectateur à (re)croire en son époque.

Au printemps 2018 nous avons organisé Occupation 2 à l'invitation du théâtre de la Bastille à Paris.

Nous avons parcouru dix ans de création collective à travers des soirées intitulées Grande Traversée, et également proposé trois *Veillées*, soirées à l'occasion desquelles nous avons invité des personnes rencontrées pendant les phases d'écritures de nos spectacles (qui s'écrivent notamment à partir d'interviews) et qui nous avaient nourris, marqués par leur capacité à vivre au quotidien selon leurs convictions politiques.

Ainsi, nous explorons l'art que l'intime et le politique ont de se tisser dans nos vies, le plus souvent malgré nous.

Nous développons également ce thème dans des versions radiophoniques, lors d'ateliers avec des étudiants en école supérieure de théâtre, avec des acteurs amateurs, et également lors d'ateliers avec des plasticiens, des concepteurs de jeux vidéo destinés aux enfants d'écoles primaires.

Intentions



© Jean-Louis Fernandez

ENCORE, car il s'agit de voir notre monde comme encore en cours de construction, et pas comme un monde déjà construit, ou déjà détruit. Détruit par le chœur puéril des « encore ! » d'une humanité aveuglée par son incommensurable désir, qui en veut toujours plus. Et quand elle commence à scier à la tronçonneuse la branche sur laquelle elle est assise, et qu'elle finit par se casser la gueule, il faut la soigner en lui racontant des histoires.

PLUS, c'est parce qu'on est bien obligés d'agir contre la sidération dans laquelle nous saisissons la multitude des informations que nous recevons quotidiennement sur la catastrophe, les catastrophes : celle de la grande échelle, catastrophe écologique qui nous submerge dans toutes ses dimensions, au point de devenir une catastrophe intime, qui bouleverse même jusqu'à notre corps.

PARTOUT, c'est là où nous tentons de défoncer la frontière entre la rationalité et la poésie, entre la réalité et nos visions. Nous voulons mettre à mal cette vieille séparation qui nous entrave, et c'est peut-être le premier pas vers une manière de vivre sûrement plus joyeuse et peut-être plus durable ? Cette division néfaste entre notre capacité de fabuler, notre désir de faire autrement et le prétendu pragmatisme de ceux qui disent justement « qu'on ne peut pas faire autrement » est vieille comme l'histoire de la surexploitation de notre environnement et de toutes nos ressources, jusqu'aux corps des femmes. Mais cette division peut être bougée, voire brisée, non ?

TOUT LE TEMPS, c'est parce qu'il est trop tard pour se lamenter sur les dégâts déjà causés, et qu'il faut de toute urgence faire des plans à notre échelle, faire feu de tout bois imaginaire pour changer nos manières de nous voir et d'être ensemble. Et parce qu'on doit commencer par en rire, par se regarder franchement et se trouver aussi quand même tout à fait comique jusque dans nos paniques ; pour tenir et arriver à relier la connaissance que nous avons de la crise, dans laquelle nous sommes jusqu'au cou, avec le commencement d'une action. Même pétris de nos doutes, même en pleine dépression : parler, crier, établir de nouveaux liens. Tout commencement est divin.

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS c'est donc notre cinquième spectacle : avec un gros ours blanc atteint de solastalgie, et bien sûr avec sa banquise qui fond avec lui, avec des femmes fatales dévastées et des déesses inquiétantes, avec un rôti brûlé, des œufs bio du Limousin et un arc bandé à bloc, avec une clameur aussi violente qu'harmonieuse et libératrice, avec une tempête filiale destructrice, avec un vieux cinéaste mythique en fauteuil roulant au pied d'une allée de colonnes gréco-romaines, et sans oublier la servante à col blanc amidonné tout juste sortie des vestiges de ce jour.

Tout ça en une heure et quelques, sous anthropocène, dans un couloir d'hôpital récupéré sur un tournage de télévision, et en pleine conversation avec vous.

Entretien



© Jean-Louis Fernandez

Laure Dautzenberg : *Qu'avez-vous voulu raconter avec ce nouveau spectacle* Encore plus, partout, tout le temps ?

Maxence Tual : Un des points de départ a été tous ces discours autour de l'effondrement, évoquant une disparition programmée, inéluctable, de la civilisation telle qu'on la connaît, propos qui sont devenus très médiatiques avec les figures de collapsologues comme Pablo Servigne. Suite aux Trente Glorieuses, à la religion de la croissance, et aux théories de la fin de l'Histoire des années 90, notre génération a grandi dans l'idée qu'il y avait une forme de progrès permanent et infini. Et là, tout d'un coup, il y a cette projection d'un avenir confisqué. On se rend compte qu'on peut tout renverser, que le chemin de l'Histoire est une production hallucinante de déchets ; tout déborde, les ressources sont pillées, tous les éléments, l'eau, l'air, la glace, sont en train de disparaître. Et on est là, de plus en plus nombreux, à faire vivre cette machine. Face à ces nouvelles données, des questions se posent aux quarantenaires que nous sommes. Qu'est-ce qu'on transmet ? Comment parle-t-on de cela à nos enfants, si on en a ? Qu'est-ce que veut dire l'avenir ? Comment peut-on vivre ? S'inscrire dans le monde ? Est-ce que ce sont des questions politiques, des questions individuelles ? Parallèlement il y a eu #metoo, soit une prise de conscience qui a amené le renouveau de tout un discours contre le patriarcat, la domination, et l'écrasement des

femmes dans le monde et dans nos sociétés. C'est dans ce contexte-là qu'on a commencé à imaginer ce qu'on voulait faire parce que cela répondait à des colères à la fois individuelles et collectives, à des envies de transmettre quelque chose autour de toutes ces questions. Ces désirs sont restés dans le spectacle en subissant des mutations puisque comme d'habitude avec l'Avantage du doute, chacun essaie de travailler des problèmes qui l'intéressent particulièrement, pour ensuite tisser ensemble les objets, les préoccupations, le texte de chacun. Maintenant, avec le Covid, j'ai cette angoisse énorme de me dire que nous avons créé la pièce juste trop tard pour pouvoir même la jouer !

Judith Davis : De mon côté, j'ai essayé de rendre compte des contradictions qui sont à l'œuvre y compris dans notre groupe. Je suis partie de l'intuition que le productivisme et le patriarcat sont les deux faces de la même pièce, que la logique d'exploitation est aussi morbide en ce qui concerne les ressources de la terre que l'espace intime et privé du foyer et la vie domestique des femmes. Le postulat est de dire que le productivisme, qui a trouvé des formes politiques et économiques qui lui convenaient parfaitement avec le capitalisme, se fonde sur des esclavages qui taisent leur nom. Que ce soit celui des pauvres ou celui des femmes. Cela m'a passionnée de réintroduire la question du féminisme dans une lutte profondément anticapitaliste, amenant de nouveau

un combat de génération, parfois avec des gens qui étaient autrefois nos alliés dans la réflexion. Et dans notre groupe, cela été extrêmement brûlant et passionnant de traverser cela car évidemment notre collectif n'est pas indemne de la manière dont les questions sont réparties dans la société. Comment, face à deux hommes qui sont dans une sidération métaphysique liée au thème de la catastrophe, trois femmes essaient de jongler avec la bipolarité des thèmes du spectacle et de revendiquer, y compris au sein de la pièce, d'exister sur le même plan ? C'est stimulant d'avoir pu faire ça tous les cinq car l'Avantage du doute continue d'être à son échelle et dans son processus de travail un lieu de démocratie – mot que je m'efforce en ce moment de sauver de la poubelle...

Nadir Legrand : C'est vrai qu'il y a eu une forme de conflit intérieur dans le collectif du fait que Maxence et moi défendions surtout la thématique de l'effondrement et Claire, Judith et Mélanie celle de la domination et de l'écrasement des femmes. Il a fallu qu'on joue pour se rendre compte que les thématiques étaient profondément imbriquées et qu'il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir dans les deux cas. Pour ma part, cependant, ce que j'ai écrit dans ce spectacle est vraiment un écho de *La Caverne* qu'on a joué ici en 2018. J'ai créé *La Caverne* pour essayer d'engager un dialogue avec les enfants autour du fait que j'étais stressé, en tant que parent, de la place grandissante des écrans, de la technologie, des objets issus de la société de la consommation

dans leur vie. Mais, en l'espace de deux ans, en travaillant sur ce projet, je me suis rendu compte que le problème est inverse. Cette génération, certes, grandit dans ce monde-là, mais elle est beaucoup plus lucide que notre génération, sans parler de celle de mes parents. Et cette lucidité engendre une colère, un sentiment de frustration, d'injustice. C'est de cela dont j'ai voulu parler, de cette peur soudaine de comment les adolescents d'aujourd'hui vont nous inclure ou pas dans le monde de demain. Je me suis ainsi rendu compte, quand on a commencé à filer le spectacle, qu'on n'allait pas apprendre grand chose aux gens sur l'effondrement car cette pensée s'est répandue depuis qu'on a commencé à y réfléchir. C'est un peu comme si on proposait aux gens de revivre ces moments où ils ont commencé à comprendre, appréhender, cette dimension planétaire de ce qui était en train de nous arriver pour que ensemble, ensuite, on puisse en parler. Car même si c'est une musique qui est maintenant partout, quand on en parle, c'est assez rapide, c'est surtout pour extérioriser un stress ! J'espère que ce spectacle va nous remettre dans une situation ensemble, qu'avec de l'humour et avec notre énergie on accepte de pouvoir en discuter vraiment, pendant et après.

L.D. : *Comme toujours, il y a beaucoup d'humour dans votre spectacle. En quoi est-ce essentiel pour vous de maintenir cette tonalité ? Et comment l'avez-vous abordé cette*

fois-ci ?

Nadir Legrand : Plus nous avançons dans l'écriture de ce spectacle, plus la dimension tragique de nos deux thématiques croisées pesait sur nous. L'enjeu n'est pas de faire subir aux spectateurs cette pesanteur mais ce n'est pas non plus de les faire regarder ailleurs alors qu'il y a un éléphant dans notre salon qui agonise. Pour dépasser les états de désolation et de déni qui nous traversent tous, surtout depuis le premier confinement, il faut absolument que nous parvenions à nous réinventer. Mais au bout d'un moment, on s'essouffle et on se demande : Où puiser l'énergie ? L'humour et le collectif peuvent être des moteurs surpuissants, avec des bilans carbone défiant toute concurrence. Plus que jamais, nous avons besoin de rire ensemble des situations tragiques dans lesquelles nous nous sommes enlisés. Rire de nous-même, de nos excès, de notre démesure, de notre perte de sens, pour exorciser les cauchemars qui nous hantent avant qu'ils n'atrophient notre désir de vivre et d'aller à la rencontre de l'autre. Pas d'un rire cynique, bête et blessant, mais d'un rire jubilatoire et fédérateur.

L.D. : Avez-vous réalisé, comme vous le pratiquez souvent, un travail d'enquête documentaire au-delà de vos lectures communes ?

Judith Davis : Pour moi cela reste fondamental. Dans mon écriture, presque toutes les phrases viennent de ci, de là. Avec Mélanie nous avons fait tout un travail à Vitry-sur-Seine,

dans des centres sociaux, des EPHAD. Nous avons animé un atelier intitulé « les faiseuses d'histoires », emprunté au livre de Vinciane Despret et Isabelle Stengers¹. Et on a interrogé beaucoup de femmes. On s'est aussi beaucoup interviewés les uns les autres, et j'ai recopié de nombreuses discussions SMS entre les trois filles du groupe, qui mêlent par exemple dans un même message des couches de bébé qui débordent et des citations d'Hannah Arendt. Car Claire et Mélanie ont eu deux enfants entre le dernier spectacle et celui-là...

Nadir Legrand : Le documentaire a plus été intérieur pour moi. Je suis devenu végétarien et cette expérience m'a beaucoup inspiré...

L.D. : Maxence, vous êtes nouveau venu dans le collectif, comment avez-vous perçu le travail ?

Maxence Tual : On se connaissait déjà, parce que j'ai joué dans certaines tournées et que j'avais commencé la création du *Bruit court que nous ne sommes plus en direct*, que j'avais dû interrompre pour travailler avec les Chiens de Navarre. Ce qui était effectivement nouveau pour moi était d'être à un endroit d'auteur, position qui m'inquiétait et me fascinait en même temps. J'ai dû prendre confiance en moi, écrire et travailler autrement, être dans d'autres rapports de travail... Avec Les Chiens de Navarre, il y a un processus de création collectif, mais il n'y a pas de travail solitaire, on est tous sur le

¹Les faiseuses d'histoire – Que font les femmes à la pensée ? Vinciane Despret, Isabelle Stengers, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2011

plateau ensemble et on crée ensemble les spectacles. Là, il y a beaucoup de solitude pour un travail collectif. On est vraiment renvoyé à soi. C'était à la fois perturbant et passionnant : tout d'un coup le spectacle est là, de manière ultra-collective alors qu'au départ je ne cessais de me demander comment ça allait marcher, comment cela allait faire une pièce.

L.D. : Judith et Nadir, comment voyez-vous le chemin parcouru et l'évolution de votre travail ?

Nadir Legrand : On ne le dit jamais assez mais on est vraiment un collectif démocratique. Tout est décidé de manière collégiale, on participe à toutes les étapes, production, réalisation et ça tient depuis maintenant plus de dix ans. C'est toujours aussi difficile, exigeant et ça nous fait grandir avec toutes les résistances que cela comporte, mais c'est très riche même si cette fois j'ai - pour ma part - souffert de la solitude et de l'abstraction nées du contexte, des réunions par zoom. Car si notre écriture part d'une forme d'intimité entre soi et soi, c'est en parlant, en travaillant avec les autres, en le partageant avec le collectif, qu'on arrive à comprendre ce qu'on voulait dire, et que notre écriture, assez intuitive, se valide... Mais plus précisément, ce qui est ambitieux par rapport aux autres spectacles qu'on a fait c'est qu'on a travaillé dès le début avec une équipe de créatrices à la lumière, au son, à la scénographie, aux costumes. On s'est dit que la forme était un peu un sixième acteur, que

nous voulions intégrer dès le début. Cela faisait longtemps que nous en avions envie et nous avons enfin trouvé une méthodologie qui nous permet de construire des images qu'on aime. Quand on veut passer dans un ailleurs, quand on quitte la situation d'adresse aux spectateurs caractéristique de l'Avantage du doute, on peut vraiment basculer dans une autre dimension, dans la fiction, la poésie, le surréalisme pour certaines scènes.

Judith Davis : Du coup, le spectacle travaille son décalage par rapport à « l'actualité ». L'onirique, le mythologique se sont invités. On a pu rêver, proposer une nuit à nos jours étriés. Alors il y a un dîner en ville mais aussi une forêt, une banque, un père et son fils en toge, un contre jour crépusculaire où trois parques mystérieuses parlent linge sale et métaphysique. Un apéro entre amis, d'où les monstres peuvent surgir, faire peur et pleurer. Le travail formel a pu se faire sans trahir notre goût : défendre une apparente simplicité voire une forme de naïveté, qu'on aime car nous voulons rester dans une conversation simple et en connivence avec le spectateur. Claire (Dumas) et Maxence (Tual) gardent un rapport à l'improvisation qui est aussi leur manière d'inventer, d'associer, dans une écriture à la fois automatique, surréaliste, complètement sur le présent. Il y a du présent tout le temps, des masques, des injonctions, des attestations qui trouent la représentation et permettent d'être de plain-pied avec le ici et maintenant, avec les clowns qui sont les leurs.

Claire a ainsi construit un personnage de bouffon qui crée de la dérision, du danger, drôle ou punk selon l'humeur de ses impros.

Nadir Legrand : L'autre défi que nous avons eu à relever a été de résoudre le dilemme d'avoir une richesse scénographique tout en évitant autant que possible d'acheter des matériaux neufs afin d'être le plus cohérent possible avec notre sujet. Au final, la majeure partie de notre scénographie est issue d'éléments de décors qui nous ont été donnés ou prêtés et que nous avons transformés. Les matériaux récupérés ont été remodelés et

détournés de leurs origines, de leurs fonctions premières et avec eux nous construisons notre puzzle pendant la représentation. Par exemple, la façade d'un mur tombe et devient notre plancher de théâtre, nous jouons un dîner en ville en toges romaines et la forêt s'invite dans le spectacle sur une grande toile peinte, semblant venir tout droit du théâtre XVIIIe siècle. Ce frottement entre les différents styles et conventions théâtrales apporte une dimension art-brut, poétique, qui ajoutée à l'aspect très contemporain du sujet, donne je l'espère de la force et du relief au spectacle.

Entretien réalisé avec la complicité du Théâtre de la Bastille

Quelques Sources



© Jean-Louis Fernandez

FILMOGRAPHIE

The Weathermen Underground

Documentaire de Sam Green et Bill Siegel

Below Sea Level

Film documentaire de Gianfranco Rosi

Dernier train pour Busan

Sang-ho Yeon

Walking Dead (série)

The Mist

Frank Darabont

Running On Empty (A bout de course)

Film de fiction de Sydney Lumet

Donna Haraway : Story Telling for Earthly Survival

Documentaire de Fabrizio Terranova

BIBLIOGRAPHIE

Rémi Beau

Penser l'anthropocène

Martin Guibert

Voir son steak comme un animal mort

Christophe Bonneuil /Jean- Baptiste Fressoz

L'Événement anthropocène

Jonathan Safran Foer

Faut-il manger des animaux

Cormac McCarthy

La Route

Mona Chollet

Sorcières, la puissance invaincue des femmes

Vinciane Despret et Isabelle Stengers

Les faiseuses d'histoires

Baptiste Morizot

Sur la piste animale

Nastassja Martin

Les Âmes sauvages

Pablo Servigne

Comment tout peut s'effondrer

Petit traité de résilience locale

L'Entraide, l'autre loi de la jungle

Simone Weil

La Personne et le sacré

Ronald Wright

Brève histoire du progrès

DIVERS

Qu'as-tu fait papa, alors que tu savais ?
(Le Monde)

Exposition Laura Henno, Arles 2018
Rédemption

A quoi bon des enfants en temps d'effondrement ? (Le Monde)

Article Mona Chollet
L'hypnose du bonheur familial

Les membres du collectif



© Olivier Marty / L'Avantage du Doute

MELANIE BESTEL

Après avoir été assistante à la mise en scène de Michel Raskine, elle entre au Compagnonnage. Elle garde de cette formation le goût de jouer, écrire et mettre en scène au coeur de bandes d'acteurs et travaille avec nÖjd ou tg STAN. Elle joue également dans des spectacles de metteurs en scène qui se posent la question de «l'écriture de plateau», comme Gwenaël Morin, Christian Geoffroy-Schlittler ou Halory Goerger.

JUDITH DAVIS

Alors qu'elle termine ses études de philosophie, Judith Davis rencontre comme spectatrice le collectif d'acteurs flamand tg STAN. Elle change de vie et se forme à l'école de théâtre. Elle tourne assez vite pour le cinéma avec des réalisateurs comme Sophie Laloy, Carlos Saboga, Virginie Sauveur, Gérard Mordillat, Roger Mitchell, Roberto Ando, Arnaud Desplechin... Elle collabore au théâtre avec l'artiste portugais Tiago Rodrigues et le québécois Mani Soleymanlou. Le collectif devient sa source d'inspiration principale lorsqu'elle décide d'écrire et réaliser son film, *Tout ce qu'il me reste de la Révolution*.

CLAIRE DUMAS

Après une licence de lettres modernes, Claire est admise à l'Atelier Volant du Théâtre de la Cité -Théâtre National de Toulouse. Elle se forme au sein de cette maison puis à l'occasion d'un stage dirigé par Tg STAN, elle rencontre ses futurs collègues du collectif. Dès lors elle travaille sur tous les spectacles de la compagnie. elle a également le plaisir d'accompagner Judith Davis sur la direction d'acteurs de son film *Tout ce qu'il me reste de la révolution*. Elle continue par ailleurs à jouer pour d'autres artistes, metteurs en scènes, réalisatrices, à la radio au théâtre, au cinéma ou à la télévision comme Frederic Sonntag, Cédric Aussir, Sophie-Aude Picon, Cathy Verney, Xavier Legrand, Marion Laine, Elia Suleiman, Pierre Salvadori...

NADIR LEGRAND

Nadir Legrand est parisien mais il grandit sur le plateau de Valensole, dans les Alpes-de-Haute-Provence. De retour à la capitale, il se forme en classe A3 théâtre puis à la classe-libre de l'Ecole Florent. Il rencontre Eric Ruf et intègre sa compagnie d'EDVIN(e) en 1996. Il fait partie du collectif Les Possédés depuis sa première création en 2003 et de L'Avantage du Doute depuis la naissance du collectif en 2007. Il tourne dans plusieurs séries du petit écran et joue au cinéma notamment dans *Regarde-moi* de Marco Nicoletti et *Pourquoi tu pleures ?* de Katia Lewkowicz.

MAXENCE TUAL

Parallèlement à des études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien en 1996. Jean-Christophe Meurisse fait appel à lui quand il fonde la compagnie Les Chiens de Navarre en 2005. Depuis, il a participé à toutes ses créations. En 2008, Il participe à la création de *Profondo rosso*, ciné-spectacle autour de Dario Argento et Pier Paolo Pasolini avec le Surnatural Orchestra. Il joue sous la direction de Mikaël Serre dans *Requiem pour un enfant sage* de Franz Xaver Kroetz et dans *Cible Mouvante* de Marius von Mayenburg. Depuis 2011, il collabore régulièrement avec le collectif L'Avantage du doute. En 2016, il joue sous la direction de Jean-Luc Vincent dans *Notes de cuisine* de Rodrigo Garcia. Au cinéma, il collabore à nouveau avec Jean-Christophe Meurisse pour son court-métrage *Il est des nôtres* et son long métrage *Apnée*. Il joue dans plusieurs films dont *Rodin* de Jacques Doillon, *Roulez jeunesse* de Julien Guetta, ainsi que dans la série *Ainsi soient-ils*.

Historique du Collectif



© Jean-Louis Fernandez

2008

TOUT CE QUI NOUS RESTE DE LA REVOLUTION, C'EST SIMON



Production L'Avantage du doute **Coproduction** Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque et La Comédie de Béthune – Centre dramatique national du Nord-Pas de Calais avec le concours de Culture Commune et le soutien de La Ferme du Buisson et réalisé avec la complicité du Théâtre de la Bastille

Les gens ne sont pas souvent d'accord dans un collectif. Pour nous ce désaccord est une force créatrice, une source d'énergie et de questionnement fondamental. Écrire et jouer sont pour nous une tentative de transmettre aux spectateurs ce goût du dissensus.

Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon est le postulat sur lequel s'est fondé notre collectif.

Quel engagement est le nôtre quand nous prenons publiquement la parole sur une scène et que nous choisissons les mots que nous disons ? Est-ce là un engagement politique ? Qu'est-ce que c'est que l'engagement politique ?

Ces questions sont devenues le sujet même du spectacle. Rapidement Mai 68 a fait son apparition dans nos discussions. Il nous fallait en passer par là pour arriver à questionner le présent.

« Mai 68 », référence en art, en politique, paradigme apparemment indépassable de l'engagement, mythe de notre enfance, histoire de nos parents, histoire aussi de Simon Bakhouché, un des comédiens, rêve ou repoussoir ? Les utopies et les luttes des années 68-70 se sont imposées comme un repère commun, un chemin pour questionner le rapport de l'intime et du social, du politique et de la famille, de l'art et de la vie en société aujourd'hui.

Écriture, Mise en scène et dramaturgie :

Collectif L'Avantage du Doute

Avec :

Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis,
Claire Dumas et Nadir Legrand

Lumières :

Wilfried Gourdin

Tout sonne juste, les souvenirs de Simon qui a tout connu (la Californie en 67, la Sorbonne occupée, le militantisme, la drogue, l'amour libre, le suicide des proches...) et les interrogations de ses « filles », à l'heure du chômage de masse, du cocooning et de l'individualisme.

Libération

C'est incisif, drôle et cruel. (...) car le propos interroge l'engagement politique aujourd'hui à l'aune de ce que fut cette histoire, nous tendant un miroir dans lequel chacun se reconnaît.

L'Humanité

Le plus beau, c'est l'émotion qui se dégage peu à peu et vous emmène, à travers le récit de Simon, dans un voyage en Italie, à la recherche de Fellini. Un voyage sans fin, à l'image du désir d'être et de comprendre qui fait le sel de Tout ce qui nous reste de la révolution... ».

Le Monde

Le spectacle joue volontairement sur l'ambiguïté de la personne et du personnage. (...) C'est formidablement juste et troublant.

Rue89

2012

LA LEGENDE DE BORNEO

*Il y a une légende à Bornéo qui dit que les orangs-outans
savent parler mais qu'ils ne le disent pas
pour ne pas avoir à travailler*



Production L'Avantage du doute **Coproduction** Le Bateau Feu, Scène Nationale de Dunkerque, le Théâtre de la Bastille et le Théâtre de la Commune, Centre dramatique National d'Aubervilliers, avec le **soutien** du Théâtre-Studio d'Alfortville. Le spectacle bénéficie du soutien de l'aide à la production et la diffusion du Fonds SACD, de la DRAC Ile-de-France, de la CCAS et de l'ADAMI.

Il est possible de décrire *La Légende de Bornéo* comme une suite de « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » : l'engagement politique est toujours central, et la pièce répond au même impératif de partir du monde d'aujourd'hui pour en faire du théâtre. Mais cette fois, le prisme choisi est cet endroit de nos vies de plus en plus tendu : le travail.

Le travail, où se mêlent enjeux de rentabilité, de dignité, de vie, de servitude volontaire, de pétages de plomb, de valeurs de mérite martelées à coups de campagnes électorales, de compétition, de chantage, de standardisation du langage et autres plateformes téléphoniques, de licenciements brutaux et de musiques d'attente. La question n'est pas d'informer ou de rendre compte d'une réalité sociologique. Ce qui nous intéresse, c'est de passer par les histoires personnelles de gens que nous rencontrons, car nous pensons que l'intime est une clef puissante grâce à laquelle le politique redevient audible.

Conception, écriture et interprétation:

Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Lumières

Wilfried Gourdin et Jérôme Perez-Lopez

Construction

Jérôme Perez assisté de Julien Chavrial et Raoul Demans

Le spectateur a le sentiment d'être convié à une conversation, comme il le serait à une soirée entre amis où l'on discute, et parfois s'emballe, en sachant que l'on est entendu. Ce que dit chacun renvoie à soi-même, ce qui est la fonction même du théâtre, mais elle prend ici une forme à part, véritablement simple et touchante, au meilleur sens du terme.

Le Monde

Ils frappent juste à chaque réplique, sachant embarquer le spectateur sur des sentiers escarpés, sans démagogie où le rire maintient une distance salutaire et bienvenue.

L'Humanité

Les textes sont soignés, les répliques claquent. Voilà un grand bol d'air frais en plein sommet sur la crise.

Le Canard Enchaîné

C'est un spectacle qui serait compliqué à définir. C'est quelque chose d'aujourd'hui, ancré pleinement dans aujourd'hui, qui ne donne pas de leçons de rien, qui n'est pas supérieur à ceux qui le regardent.

Theatrorama

Une réelle puissance se dégage dans la proposition théâtrale du Collectif. Ce regard décalé et plein d'humour sur le monde du travail dans et sur lequel on ne cesse de parler n'y est pas pour rien.

Rueduthéâtre

2015

LE BRUIT COURT QUE NOUS NE SOMMES PLUS EN DIRECT



Production L'Avantage du doute **Coproduction** Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque, Le Théâtre de Nîmes – Scène conventionnée pour la danse, La Coupe d'Or – Rochefort, Le Lieu Unique – Scène nationale de Nantes, Brétigny – Scène conventionnée, Théâtre de la Bastille. Avec l'aide à la production dramatique de la DRAC Ile-de-France et le soutien de la SPEDIDAM. Avec le **soutien** CIRCA – La Chartreuse – Villeneuve-lez-Avignon, La Ferme du Buisson – Scène nationale de Marne-la-Vallée, Théâtre de la Bastille, Le Moulin du Roc – Scène nationale de Niort pour leur accueil en résidence

Pourquoi la photo de ma grand-mère ou ce tableau de Munch me touchent-ils, quand les images du JT de 20h ne me font plus agir ? Quelles sont les conséquences de la destruction de ce « lien de parenté » qui existe entre nous et certaines images ? In fine, pourquoi y a-t-il des images qui nous prennent la parole et d'autres au contraire, qui nous la donnent ? Pour cette troisième création, nous nous interrogeons cette fois sur notre rapport aux images et aux médias. Les interrogations sont multiples et beaucoup d'entre nous, sidérés, impuissants, inquiets, perdent leurs réflexes citoyens, incapables de faire face à autant de fronts. Face à ce constat, *nous avons* décidé d'essayer de "faire différemment" et de créer une chaîne de télévision : Éthique-TV. Indépendante et engagée, la chaîne s'efforce depuis sa création de faire un journal tous les soirs, retransmis en direct sur internet.

Un spectacle de

Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Parce qu'ils possèdent l'art savant de l'autodérision, ils parviennent à fuir le manichéisme et les discours pontifiants pour semer le doute et interroger le sens, la pureté et la possibilité de l'engagement.

Libération

Collaboration technique

Wilfried Gourdin (lumière), Thomas Rathier et Kristelle Paré (vidéo), Elisabeth Cerqueira et Elsa Dray-Farges (costumes et accessoires).

(le spectacle) dépasse la critique du monde médiatique à laquelle on avait tort de s'attendre pour devenir une fable sur la perte d'innocence.

Mouvement

A tous ces dilemmes, dont la matrice est la tension entre une règle éthique et les concessions qu'elle autorise, les comédiens-journalistes se livrent à un exercice jubilatoire. (...) Nous sommes directement reliés à nos affects et à nos doutes.

Les Inrockuptibles

Le délice des retrouvailles : chacun de leur spectacle est comme l'épisode non formaté d'un feuilleton que l'on veut croire sans fin.

Rue89

2018

LA CAVERNE



Production L'Avantage du doute **Coproduction** Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque, le Théâtre de Nîmes, le Théâtre de Lorient Centre dramatique national et Le Théâtre de la Bastille. Avec le soutien du Fonds SACD Théâtre et de la SPEDIDAM. Ce projet a reçu le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Île-de-France. Ce texte est lauréat de l'Aide à la Création de textes dramatiques – ARTCENA. Avec le soutien CIRCA – La Chartreuse – Villeneuve-lez-Avignon et du T2G - Théâtre de Gennevilliers pour leur accueil en résidence

Premier spectacle du collectif destiné au "jeune public", *La Caverne* est né d'une question qui était déjà au centre de notre dernier spectacle. : « Quel rapport entretenons-nous aujourd'hui avec les images, celles qui composent nos souvenirs et nos rêves comme celles que véhiculent les médias grands public ? ».

Inspirée par l'allégorie de la caverne de Platon, *La Caverne* est une fable qui incite à regarder le monde autrement que par le prisme de son ordinateur et de Google.

Établissant une analogie entre le théâtre des ombres projetées sur le mur de la caverne et le flux des images que nous regardons quotidiennement, elle invite à réfléchir aux outils qui font partie de nos vies et aux contenus qu'ils nous proposent.

Création collective de l'Avantage du doute dirigée par
Nadir Legrand

Texte Nadir Legrand

en collaboration avec les acteurs Mélanie Bestel et Claire Dumas (en alternance), Judith Davis et Émilie Lafarge (en alternance), Nadir Legrand

Scénographie Delphine Sainte-Marie

Lumières Jérôme Perez

Construction Jérôme Perez et David Simonet

Vidéo Kristelle Paré et Baptiste Klein

Son Baptiste Klein et Laurent Aigon

Costumes Marta Rossi

Régie générale Wilfried Gourdin

Administration/Production Marie Ben Bachir

C'est malin, décalé, poétique et résolument optimiste.
L'Humanité

C'est que la bonhomie du collectif et sa virtuosité nous font jouir du pur et simple plaisir du jeu et du registre bouffon - comme si l'intention indiscutablement didactique était toujours niée, dépassée et mise en doute par un éclat de rire.

Libération

Avec beaucoup d'humour, Nadir Legrand et les acteurs du collectif L'Avantage du doute opèrent un intéressant rapprochement entre deux thématiques actuelles - l'emprise des écrans et la gestion des déchets - pour poser la question de la liberté dans un monde somme toute pas si éloigné du nôtre.

Paris Mômes

Non seulement cette fable écolo-futuriste est très drôle mais les formidables comédiens de L'Avantage du Doute (dont les spectacles pour adultes sont également conseillés) n'ont pas leur pareil pour emmener les spectateurs dans un dialogue interactif jubilatoire.

A ne pas rater.

Le Parisien

2018

OCCUPATION 2

AU THEATRE DE LA BASTILLE



Production L'Avantage du Doute Coproduction Le Théâtre de la Bastille. Avec le soutien de la Mairie de Paris

Le Théâtre de la Bastille invite le collectif *L'Avantage du doute* à s'installer dans ses lieux pour y célébrer le principe d'incertitude : un temps pour s'arrêter, souffler et rétablir la nécessité du doute afin de permettre à chacun de fabriquer son propre point de vue. Au programme : une Grande Traversée, des Veillées, une semaine sans écrans, La Caverne et un laboratoire social.

Création collective de l'Avantage du doute

Mélanie Bestel, Claire Dumas, Judith, Nadir Legrand et Simon Bakhouché.

Collaborations techniques Wilfried Gourdin et Kristelle Paré.

Trois semaines durant, leur « prise de la Bastille » brassera ces dix ans d'existence mêlant humour et utopie. La façon de s'engager de L'Avantage du doute..

Télérama

L'Avantage du doute nous fait rire aux éclats, depuis dix ans, en pointant les malaises de nos milieux, en caricaturant nos traits de société. Tout va mal, mais ils sont là, alors l'espoir peut vivre si, et seulement si, on répond « bien sûr que non » à cette question : « ça te dérange si je mets de la musique ?

Toute la culture.com

(Les acteurs du collectif) ont une approche très fine des sujets sociaux complexe de notre temps. Leur célébration de « la puissance politique et poétique du doute » réjouit, émeut, fait réfléchir, sans verser dans le manichéisme ou la démagogie.

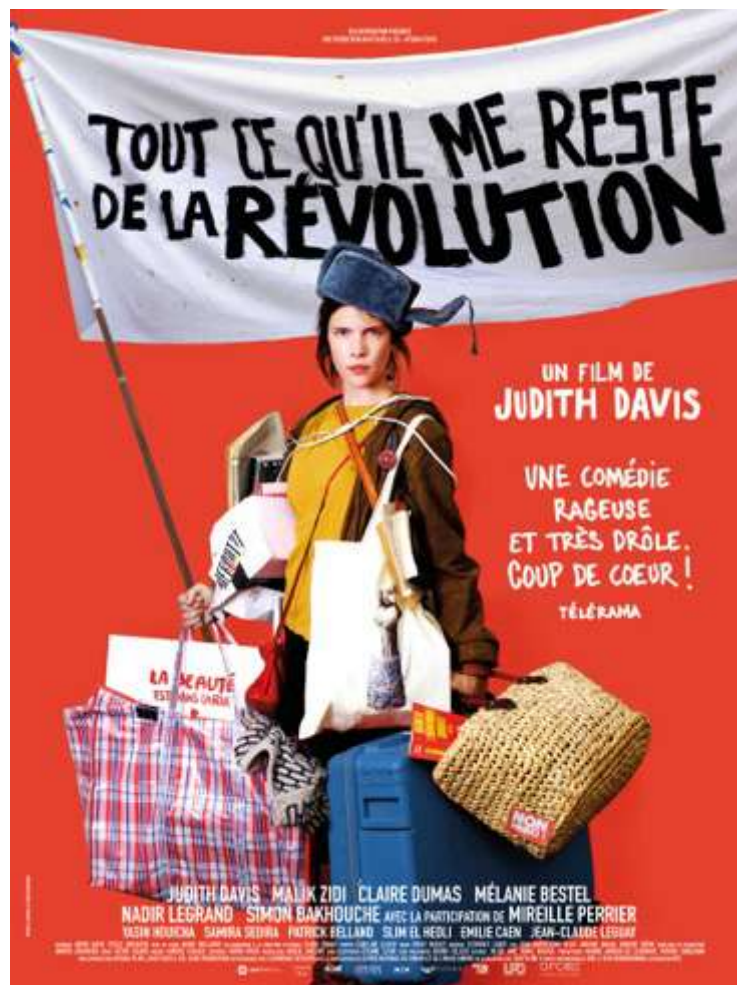
Les Echos

Dans la morosité ambiante, L'Avantage du doute fait le pari d'un futur collectif où chaque individu serait responsable (plutôt qu'infantilisé), où la parole serait libre et égale, autrement dit le pari de la démocratie.

Mediapart

2019

TOUT CE QU'IL ME RESTE DE LA REVOLUTION



Production Agat Films & Cie / Apsara Films Coproduction ACME
en partenariat avec l'Avantage du doute

Angèle avait 8 ans quand s'ouvrait le premier McDonald's de Berlin-Est... Depuis, elle se bat contre la malédiction de sa génération : être né « trop tard », à l'heure de la déprime politique mondiale.

Elle vient d'une famille de militants, mais sa mère a abandonné du jour au lendemain son combat politique, pour déménager, seule, à la campagne et sa sœur a choisi le monde de l'entreprise. Seul son père, ancien maoïste chez qui elle retourne vivre, est resté fidèle à ses idéaux. En colère, déterminée, Angèle s'applique autant à essayer de changer le monde qu'à fuir les rencontres amoureuses.

Que lui reste-t-il de la révolution, de ses transmissions, de ses rendez-vous ratés et de ses espoirs à construire? Tantôt Don Quichotte, tantôt Bridget Jones, Angèle tente de trouver un équilibre...

avec Judith Davis, Malik Zidi, Claire Dumas, Mélanie Bestel, Nadir Legrand, Simon Bakhouché et avec la participation de Mireille Perrier

Sortie en salles le 6 février 2019

Le film est une promenade gaie et sensuelle dans un paysage dévasté. (...) Au fil des séquences, on croise un cadre en burn-out, un instituteur amoureux, une sculptrice au bord de la compromission... Ces incidents, ces rencontres pourraient n'être qu'une collection de choses vues, Judith Davis les assemble en une mosaïque d'une étonnante profondeur de champ.

Le Monde

Fluide et énergique dans sa mise en scène, avec un magnifique plan séquence dans un paysage de bord de voie ferrée, Tout ce qu'il me reste de la révolution a été la vraie surprise, emballante, du festival.

Télérama

Dans ces Mille et une nuits est aussi apparue une nouvelle étoile : Judith Davis, venue du théâtre. Avec le brillantissime Tout ce qu'il me reste de la révolution, et le bonheur de revoir l'actrice Mireille Perrier, Judith et sa troupe ont raflé le Grand Prix.

Le Parisien

Auréolé du Valois du Jury au Festival d'Angoulême, Tout ce qu'il me reste de la révolution est de ces films qui réveillent les consciences et les cœurs.. (...) Une bouffée d'air frais politisée, brillante et hilarante.

Allociné



© Jean-Louis Fernandez

Notre tâche, si nous désirons vivre une vie qui ne soit pas totalement dépourvue de sens et de signification, est de ne rien accepter qui contredise, au simple prétexte de la tradition, des conventions ou de l'autorité, notre expérience fondamentale. Il se peut que nous nous trompions, mais c'est la racine même de notre expression personnelle qui est compromise lorsque les certitudes que l'on nous demande d'accepter ne coïncident pas avec les certitudes que nous éprouvons. C'est pourquoi la condition de la liberté passe, partout et toujours, par un scepticisme constant et généralisé à l'encontre des règles que le pouvoir veut imposer.

Harold J. Laski
The Dangers of Obedience, 1968.